

L'ENCYCLOPÉDISME AU XX^e SIÈCLE : HENRI BERR ET LA CONJONCTURE DES ANNÉES VINGT

Giuliana GEMELLI

RÉCURRENCE ET VARIÉTÉ DU GENRE ENCYCLOPÉDIQUE
ET DE SES ESPÈCES HISTORIQUES

L'étymologie du mot *Encyclopaedia* renvoie dès l'origine (Zwingli, Comenius) à l'idée de cours complet d'études, d'abord au service des institutions existantes. Au XVIII^e siècle, avec Diderot et d'Alembert, cet aspect « appliqué » de l'encyclopédisme prend un tour plus philosophique, devient projet et ensuite modèle d'un ordre du savoir qui, institutionnellement, n'existe pas encore mais qui est, tout de même, en train de se construire dans le processus de dissolution de l'Ancien Régime. Cette dissolution, juridiquement marquée par les effets de la loi Le Chapelier (1791), concerna non seulement les aspects politiques et institutionnels, mais aussi les aspects socioculturels, notamment les formes de sociabilité, y compris les formes de la sociabilité intellectuelle et en particulier celles qui étaient centrées sur le modèle de la « République des lettres¹ ». Ce modèle s'est affirmé comme un collège invisible, solidaire et collectif, excluant tout individualisme et surtout tout type de dépendance à l'égard des institutions du pouvoir, qui est le propre de la période post-révolutionnaire, à partir du mouvement des idéologues².

Il est certain que ce mouvement de dissolution des formes intellectuelles

1. Cf. à ce propos, Yves HERSANT, *Disparition de la République des lettres*, communication au Colloque *Respublica literaria, les figures de l'intellectuel européen*, Bologne, 31 janvier 1995.

2. Sergio MORAVIA, *Il pensiero degli ideologues. Scienza e filosofia in Francia (1780-1815)*, Florence, La nuova Italia, 1974 ; cf. aussi Zigmunt BAUMAN, *Legislators and Interpreters. On Modernity, Post-Modernity and Intellectuals*, Londres, Polity Press, 1987.

et sociales de la République des lettres trouva un appui puissant dans le processus de séparation de la science professionnelle de l'amateurisme qui se développa bien avant la Révolution. Vincenzo Ferrone a souligné les effets produits par la nomination des commissions royales à l'Académie des sciences et à la Société de médecine en 1784, qui fut bientôt imitée dans d'autres pays européens, comme l'Allemagne et l'Italie.

« *Per la prima volta in tempi moderni, souligne Ferrone, esplodeva in Europa a livello ufficiale, il grande tema epistemologico della cosiddetta demarcazione [...] del modo di concepire l'uomo di scienza e le istituzioni deputate alla ricerca: accademie di Stato elitarie e selettive professionalizzanti nel primo caso, società popolari, private, animate da dilettanti nel secondo caso*³. »

De ce point de vue, le mouvement encyclopédique avec son acceptation des critères de rationalité de la science mais aussi avec ses pratiques d'une sociabilité fortement inspirée par une philosophie des valeurs morales et religieuses, marque le début d'un processus de rapide transition d'une circulation du savoir à dominante horizontale, utilisant la rhétorique comme langage commun et non pas comme une grammaire de styles différents, vers un modèle de savoir dominé par le critère discriminatoire et hiérarchique de la vérité scientifique, qui s'achèvera avec la coupure de la Révolution. C'est à partir de la Révolution, en effet, que le modèle circulaire de la connaissance inauguré par l'*Encyclopédie* tend progressivement à se structurer dans la figure d'un cercle fermé combinant l'axe horizontal d'une sociabilité intellectuelle, sélective et réglementée par la logique des disciplines, avec un axe vertical qui reproduit leur hiérarchisation institutionnelle et le cloisonnement des savoirs spécialisés.

Instrument d'éducation et moyen d'information, laboratoire d'une philosophie de mœurs qui n'est pas totalement séparée d'un prophétisme laïque, pendant le siècle des Lumières, l'encyclopédisme s'affirme ensuite, surtout à partir du XIX^e siècle, comme projet de systématisation du savoir scientifique, c'est-à-dire comme enchaînement des idées en un ordre, donc comme chantier des architectures du savoir qui se mettent en place dans les institutions dominantes.

Dès la fin du XVIII^e et surtout au XIX^e siècle, l'encyclopédisme ne cesse de s'associer aux systèmes philosophiques en place (Comte, Hegel) devenant ainsi, notamment avec Hegel, un lieu privilégié de manifestation du

3. Vincenzo FERRONE et Paolo ROSSI, *Lo scienziato in età moderna*, Bari, Laterza, 1994, p. 117-118.

Zeitgeist. En effet, cette association atteint son développement le plus avancé au cours du XIX^e siècle dans l'alliance avec la philosophie positiviste qui renforce l'association entre genre encyclopédique et ordre alphabétique. Paradoxalement, c'est le siècle de l'histoire qui produit la séparation du genre encyclopédique de son historique et qui en stérilise les formes dans la neutralité omnivore de la lexicographie. L'encyclopédie-dictionnaire devient ainsi synonyme de totalité, lieu monumental d'un savoir qui contient tout et le contraire de tout, voire, comme l'affirmait Coleridge, « *huge miscellany of the omne scibili, in an arrangement determined by the accident of the initial letter* ». Ce vertige de la totalité, par ailleurs, ne cesse de stimuler, souvent de façon caricaturale, l'imaginaire littéraire de l'époque (Flaubert, Musil, Nietzsche).

Le paradoxe du XIX^e siècle est que, malgré ce processus de solidification et de stérilisation du genre, l'encyclopédie en tant que projet intellectuel ne cesse de se mettre à l'écoute d'un contexte social en pleine transformation, c'est-à-dire d'enregistrer les formes d'évolution de la société, aussi bien que les contradictions et les crises qui se manifestent dès la fin du XIX^e siècle. Le caractère protéiforme de l'encyclopédisme, apparemment paralysé dans les modèles hiérarchiques du scientisme positiviste, s'affirme de façon différenciée dans de nouvelles espèces en s'associant au devenir historique des sociétés industrielles.

Progressivement, en s'appuyant sur le processus de spécialisation de la science qui se transforme en un réseau de disciplines, et sur la compénétration entre science et technique, l'encyclopédisme affirme son divorce avec des systèmes philosophiques qui lui imposent la figure du « cercle fermé ». La mise en cause de cette association, qui se fonde sur l'esprit de système et la tentative de lui substituer un modèle de coopération entre les sciences se manifestent surtout dans l'entre-deux-guerres, notamment avec les projets d'Otto Neurath pour la réalisation de l'*International Encyclopaedia of the Unified Sciences*, d'Henri Berr et de Lucien Febvre en France et avec l'*Encyclopaedia of the Social Sciences* aux États-Unis.

Cette mise en cause du cercle encyclopédique « fermé » se développe ensuite après la Deuxième Guerre mondiale dans une conjoncture encyclopédique assez complexe où se confrontent des « produits » antagonistes aussi bien dans la conception que dans la structure organisationnelle, comme la nouvelle édition de l'*Encyclopaedia of the Social Sciences* (1968), dans laquelle le technicisme scientifique atteint son extrême développement et l'*Encyclopedia Universalis* qui se présente intentionnellement comme une encyclopédie du « non-savoir », visant à multiplier à l'infini les points de vue, avec l'objectif stratégique de stimuler « l'éveil » du sentiment socratique de l'ignorance, plutôt que de rassurer les certitudes

acquises du savant et du lecteur. De façon significative, ces entreprises voient le jour la même année fatidique, 1968, qui marque le point d'intersection de deux parcours antagonistes de dissolution du cercle : le scientisme hyperspécialisé de l'IESS qui réduit la connaissance en cercle aux pratiques interdisciplinaires et la déconstruction des pratiques du spécialisme disciplinaire envisagée par l'*Encyclopedia Universalis*, qui vise à substituer le principe de la totalité à celui de l'universalité⁴. Les questions soulevées par la simultanéité de ces deux parcours antagonistes sont certes plus complexes que cette schématisation. Il faudrait déterminer la structuration effective de ces modèles, en les situant dans le développement du genre encyclopédique et de ses espèces historiques au xx^e siècle. Cela ne peut pas être le fait d'un chercheur isolé et impose une enquête collective.

Cette exploration rapide et nécessairement simplificatrice de l'évolution de l'encyclopédisme au xx^e siècle suggère tout de même un premier point de réflexion. Au xx^e siècle, on peut observer plusieurs coupures qui ne sont pas seulement liées à la dialectique entre genre et espèce, mais aussi à l'émergence de niveaux d'analyse intermédiaires concernant notamment la structuration de l'encyclopédie comme entreprise culturelle et son insertion dans des conjonctures historiques et politiques assez complexes et dynamiques⁵. Le rôle des acteurs sociaux qui circulent dans l'espace encyclopédique ne cesse de s'élargir tout comme celui des effets sociaux des pratiques qui caractérisent l'élaboration d'un projet et la mise en route d'une encyclopédie.

UN ENCYCLOPÉDISME « BY DESIGN »

Comment caractériser l'encyclopédisme au xx^e siècle ?

Dans les projets et les entreprises encyclopédiques contemporaines, aussi hétérogènes qu'elles puissent apparaître, on peut retrouver un élément de « familiarité ». Il relève de l'espèce plutôt que du genre. Invisible dessein caché dans la structure du dictionnaire au cours du xix^e siècle, l'encyclopédie tend à se transformer en construction d'un modèle de savoir qui

4. Voir à ce propos la thèse d'Antonella Cardellicchio, à l'université de Bologne, sous la direction de Walter Tega et de Giuliana Gemelli.

5. Cf. Giuliana GEMELLI, « Enciclopedia e scienze sociali tra l'età di Hoover e la guerra fredda », *Passato e Presente*, 32, 1994, p. 33-67.

englobe aussi bien une stratégie culturelle qu'un projet social, un *design*. Le mot renvoie à la conception intellectuelle de l'œuvre encyclopédique et à son domaine d'application qui, grâce à la définition d'un « projet », la dépasse et arrive à concerner la société dans les multiples intersections créées par le développement du domaine de la « politique scientifique ». Le processus de structuration du *design* comme configuration dominante de l'encyclopédie moderne a évidemment les traits de la longue durée. Au début, il se caractérise comme une orientation non intentionnelle qui se manifeste dans le cadre classique de l'inventaire empirique des connaissances, l'enregistrement du savoir sous forme de tableau circulaire, qui est la forme dominante de l'encyclopédisme au XIX^e siècle⁶.

L'apparition du *design* marque aussi un processus de transformation du rôle social et des formes du travail intellectuel de l'encyclopédiste. Celui-ci, de géomètre qui ordonne et classe les figures du savoir dans un système préalablement défini, se transforme en architecte et en tisserand de relations non seulement entre les savoirs et les disciplines mais aussi entre différents acteurs sociaux, notamment les associations professionnelles, les fondations, les appareils bureaucratiques des États, les universités et même les banques et les syndicats.

Un deuxième élément à souligner est l'intégration entre encyclopédie et entreprise qui, d'ailleurs, commence bien avant le XX^e siècle avec l'*Encyclopédie méthodique*. Robert Darnton, dans *The Business of Enlightenment*, analyse le marché encyclopédique dans la phase du *booty capitalism*. L'étude est centrée sur les démarches méthodologiques de la *business history*, dont l'unité d'analyse est précisément l'entreprise comme sujet historique. À partir de l'*Encyclopédie méthodique*, l'encyclopédisme cesse d'être un genre et s'affirme progressivement comme un enjeu social, c'est-à-dire comme un lieu de cristallisation des formes et des pratiques sociales qui, dépassant le niveau d'une stratégie purement intellectuelle d'enchaînement des idées, introduit, de façon progressivement plus visible, les figures d'un imaginaire socio-politique dans lequel on voit agir différents acteurs du changement social.

À l'époque où Diderot travaillait au plan de l'*Encyclopédie*, il déclarait péremptoirement : « Si le gouvernement s'intéresse à cette œuvre elle ne se ferait pas. Une encyclopédie ne peut pas être commandée. » Cinquante ans après, cette déclaration était démentie par les faits : au milieu du XIX^e siècle,

6. Cf. l'article de Cristina VANO concernant l'*Enciclopedia giuridica* italienne, « Edifizio della scienza nazionale ». *La nascita dell'Enciclopedia giuridica Italiana*, in Aldo MAZZACANE (éd.), *Enciclopedia e sapere scientifico. Il diritto e le scienze sociali nell'Enciclopedia giuridica italiana*, Bologne, Il Mulino, 1987, en particulier les p. 61-62.

en effet, Augustin Cournot et Victor Duruy, en suivant les auspices de Saint-Simon, qui en 1825 avait affirmé la nécessité de réaliser une *Encyclopédie* pour instaurer le système industriel et scientifique, concevaient une *Encyclopédie de l'ère industrielle*, dans laquelle les pouvoirs publics et notamment l'Université napoléonienne devaient avoir un rôle de premier plan.

Il s'agit du premier projet d'une encyclopédie française qui ne verra le jour que cinquante ans plus tard. Dans le débat qui suivit la présentation du projet Cournot-Duruy, apparaît déjà la contestation de l'esprit de système par les tenants de l'autonomie des sciences de l'homme. Ce sera le propre de l'encyclopédisme au xx^e siècle, notamment dans la conjoncture intellectuelle de l'entre-deux-guerres. En ouvrant la discussion sur le projet en octobre 1869 Duruy affirmait :

« Une revue approfondie et générale de la science pouvait faciliter l'œuvre de son organisation pratique et servir ainsi la puissante impulsion que cette organisation a reçue dans ces derniers temps [...]. Il s'agit d'exposer comment doivent être employées les différentes ressources intellectuelles, morales, matérielles que présente la société moderne pour la réalisation du progrès social [...]. C'est pour seconder et fortifier, autant qu'il est en nous, le principe d'harmonie de toutes les forces qui travaillent au perfectionnement de la société, que nous avons conçu la pensée d'une nouvelle encyclopédie. Il n'y a aucun pays ou, autant qu'en France, on ait lieu de constater ce travail préparatoire d'une conciliation générale, ce rapprochement de différentes fractions de la société, des divers partis politiques, ce mouvement général vers un terrain commun sur lequel l'harmonie sociale et politique serait possible⁷. »

De façon significative, le principe d'unification du projet encyclopédique ne se trouvait plus dans la philosophie mais plutôt dans l'histoire. La structure de l'œuvre aurait dû s'articuler en effet en trois sections : histoire ; économie politique ; politique, finance et administration.

Duruy, l'historien Vacherot et le psychologue Janet étaient en accord sur deux points : la nécessité d'une politique de divulgation scientifique et celle de traiter des sciences « au point de vue social ». L'objectif était de réaliser un découpage disciplinaire qui « maintienne intacte l'unité de la civilisation ». Le projet, on le sait, n'eut pas de suite. La construction programmée d'une intersection entre encyclopédie, société et civilisation que le projet Cournot-Duruy proposait en exploitant la fonction stratégique de son *design*, ne se transforma en « modèle » d'organisation de l'entreprise encyclopédique qu'à partir de la conjoncture des années 20 du xx^e siècle.

7. *Procès-verbaux des séances du Comité de l'Encyclopédie française*, Paris, 1862-1863, Bibliothèque nationale, Réserve 2173, p. 2-5.

Il faut noter tout de même que l'émergence de la fonction stratégique de la *design* encyclopédique ne fut pas seulement le produit d'une conjoncture historique dans laquelle s'affirma le principe d'intégration entre la science et le développement de la société industrielle, mais d'une généalogie complexe qui renvoie à l'histoire même du genre encyclopédique. La généalogie de l'encyclopédie comme architecture du savoir a en effet un héritage qui se situe dans la pensée de Bacon. Il établit une relation entre les facultés humaines et les formes du savoir (mémoire-histoire ; philosophie-raison ; poésie-imagination), mais surtout dans la pensée de Léonard de Vinci, qui, elle, prolonge la visée des mécaniciens et des architectes grecs. On retrouve ici l'analogie établie par Paul Valéry entre science et architecture. De même que pour les architectes, la stabilité des édifices a été le problème central, ainsi pour les bâtisseurs d'encyclopédies, l'enjeu architectonique est devenu de plus en plus crucial en fonction de la croissance de la complexité des « arcs » censés mettre en connexion l'accumulation du savoir (extension) avec la complexité du social (intensité).

Au cours des années 20 de notre siècle, cette tradition propre au genre est entrée en interaction avec un mouvement catalyseur des effets de transformation socio-institutionnelle du champ scientifique qui était à peine amorcée à l'époque de Duruy. Il fut caractérisé par l'émergence d'un processus (qualitativement et quantitativement différencié dans les différentes démocraties occidentales) de spécialisation et de professionnalisation des sciences humaines et sociales. Ce processus fut accompagné par un mouvement d'internationalisation des formes de coopération intellectuelle aussi bien que par la tentative de remplacer l'épistémologie hiérarchisante du positivisme voire la dichotomie entre sciences physiques et sciences sociales, fondée sur la séparation entre approche nomothétique et approche idéographique, par un modèle de coopération entre les sciences. Ce qui, du point de vue des acteurs sociaux de l'entreprise encyclopédique, impliqua l'apparition, à côté de la figure de l'architecte, de celle du traducteur⁸. Celui-ci avait moins le rôle d'agent de communication entre différents langages scientifiques que celui d'acteur d'un processus de cristallisation de l'image des autres formes de savoir dans son propre domaine scientifique, visant à créer des fronts de convergence stratégique de plusieurs disciplines, voire des doctrines antagonistes, vers un *style of reasoning* susceptible d'être partagé. Paradoxalement c'est ainsi, dans l'espace encyclo-

8. À propos du concept de traducteur cf. Bruno LATOUR, *Science in Action*, Cambridge (Ma.), Harvard University Press, 1987 ; voir aussi Andrew PICKERING, *Science as Practice and Culture*, Chicago, The University of Chicago Press, 1992.

pédique, que les frontières théoriques deviennent parfois plus faibles. C'est le cas, par exemple, dans l'*Encyclopaedia of the Social Sciences* américaine, du rôle exercé par le pragmatisme de John Dewey, traduit dans les entrées « *Democracy* » de Harold Laski et « *Pragmatism* » de Horace Kellen, qui devient une zone de frontière ouverte au dialogue entre deux orientations théoriques antagonistes et qui d'ailleurs n'arrivent pas à s'affirmer de façon paradigmatique, celle des économistes néo-classiques et celle des institutionnalistes. Les lieux et les formes de cette interaction sont visibles en particulier dans les entrées « *Labor* » et « *Industrial Relations* » de l'ESS.

En ce qui concerne les changements morphologiques du genre encyclopédique au XX^e siècle, et notamment à partir des années 20, il faut d'abord observer que les encyclopédies, en cumulant, comme on le soulignait plus haut, la fonction d'institutions scientifiques et celle d'entreprises culturelles, élargissent progressivement leur rôle dans le champ intellectuel, mais amplifient aussi le système des antinomies qui caractérise l'encyclopédisme en tant que genre, et qui se révèle dans la multiplication de ses enjeux stratégiques. Ainsi l'image qui peut caractériser cette forme d'institution du savoir semble de plus en plus se différencier de l'image plate et uniforme du « cercle » et s'associer à celle, bien plus complexe et articulée, de la « sphère » dont les différents plans expriment le dynamisme entre plusieurs couples d'antonomies (ordre alphabétique-order méthodique ; énumération empirique-systématisation analytique ; inventaire-projet ; structure-parcours ; spécialisation-généralité ; innovation-diffusion). Ce système d'antonomies concerne aussi le réseau social des encyclopédies et notamment l'intersection, qu'on vient d'évoquer plus haut, entre la nostalgie d'une sociabilité horizontale parfaitement égalitaire, suscitée par le modèle de la coopération, et les asymétries produites non seulement par le processus de professionnalisation et de spécialisation des disciplines mais aussi par le centrage des formes organisationnelles autour d'un modèle tendant à s'affirmer dans l'espace international, voire par la hiérarchisation des stratégies intellectuelles autour de pôles d'attraction dominants.

Il n'est donc pas surprenant que l'encyclopédie soit devenue l'objet d'analyses qui ne la considèrent pas seulement comme un texte, qui révèle les formes d'enchaînement des idées ainsi que les variations des systèmes de pensée d'une époque à l'autre, terrain d'élection pour les philosophes, mais aussi comme un prétexte, c'est-à-dire comme un champ stratégique qui, dans ses multiples enjeux, permet aux historiens et aux sociologues de la connaissance d'explorer un lieu prismatique d'interaction entre culture et société.

J'essaierais de montrer ici que, si l'on se tient à cette complexité, il devient impératif de développer des approches analytiques qui impliquent

qu'on ne puisse séparer l'étude de l'encyclopédie comme texte, de celle de l'encyclopédie comme prétexte. J'essaierais également, en focalisant l'analyse sur une étude de cas révélatrice — à savoir le projet encyclopédique d'Henri Berr — de soulever un problème d'ordre analytique qui vise à développer l'étude des entreprises encyclopédiques sur la base d'une synergie conceptuelle entre les apports de la théorie néo-institutionnaliste, de la théorie des systèmes complexes et de la philosophie des réseaux.

Il s'agit d'une tentative de centrage conceptuel qui vise à analyser l'histoire de l'encyclopédisme contemporain à travers une grille permettant de saisir le rôle des acteurs et les effets d'isomorphisme des modèles institutionnels⁹ ainsi que les effets produits par l'intensification des stratégies d'organisation de la culture à large échelle dans la structuration de ces modèles. De ce point de vue, dans l'identification des modèles encyclopédiques, il est évident que l'on ne peut pas s'appuyer uniquement sur leur typologie, par exemple sur la distinction entre encyclopédies et dictionnaires, voire entre encyclopédies nationales et encyclopédies internationales. Ce qui différencie les modèles encyclopédiques, ce n'est pas tellement leur taille ou leur extension géographique et sociale, voire l'absence ou la présence d'un ordre alphabétique mais plutôt leur conception, leur *design*, pour revenir à cette expression. Dans la majorité des cas, ce *design* devient un enjeu stratégique visible qui implique un projet social ou du moins l'émergence d'un imaginaire social qui prend corps dans une image de la science. C'est le cas notamment de la figure de l'*État associatif* de la période de Herbert Hoover qui se cristallise dans l'image de la science de l'ESS, fondée sur la coopération et sur les stratégies associatives des groupes professionnels¹⁰. C'est également l'image de l'*État modernisateur* qui s'affirme dans la France des années 30 et qui cristallise l'image de la science sur laquelle se développe le projet de l'*Encyclopédie française* de Lucien Febvre et d'Anatole de Monzie, centrée sur la « construction de l'homme moderne¹¹ ».

De ce point de vue, si on a recours au langage des constructivistes, l'encyclopédisme s'affirme comme un « actant », c'est-à-dire comme un vecteur de structuration de l'intersection entre une politique de la science et une politique scientifique qui dépasse les limites du « cercle » encyclopé-

9. Paul J. DiMAGGIO et Walter W. POWELL, *The Iron Cage Revisited: Institutional Isomorphism and Collective Rationality*, in Walter W. POWELL et Paul J. DiMAGGIO (éd.), *The New Institutionalism in Organizational Analysis*, Chicago, The University of Chicago Press, 1992.

10. G. GEMELLI, *art. cit. supra* n. 5, p. 40-48.

11. ID., « L'*Encyclopédie française* e l'organizzazione della cultura nella Francia tra le due guerre », *Passato e Presente*, 11, 1986, p. 77-89.

dique (*Egkuklios Paideia*). Rappelons rapidement le rôle que l'*Enciclopedia Treccani* eut dans la promotion de la *Riforma Gentile* qui a structuré jusqu'à une période relativement récente le domaine de l'éducation en Italie¹². Rappelons également qu'un des directeurs de l'*Encyclopédie française*, Anatole de Monzie, fut aussi le réalisateur de la transformation du ministère de l'Instruction publique en ministère de l'Éducation nationale, ce qui impliquait la prise en charge du citoyen, non seulement comme étudiant, mais aussi comme membre à part entière d'une société et d'une civilisation qui se voulaient modernes et dynamiques¹³. En 1926, Monzie avait également déposé un projet de loi concernant l'École unique¹⁴. Visant à l'extension de la démocratisation de l'enseignement en France, ce projet avait comme objectif social l'extension des formes de participation à l'entretien du patrimoine culturel et scientifique de la nation et de la civilisation moderne. Il fut justement au cœur des stratégies de construction de la réalité sociale, l'*Encyclopédie française* y tenant lieu de légitimation intellectuelle.

Les tenants de l'approche néo-institutionnaliste ont souligné le rôle que la présence de l'État dans les réseaux socio-institutionnels détient dans la production d'isomorphismes. L'encyclopédisme de l'entre-deux-guerres, dominé par l'émergence simultanée de plusieurs encyclopédies nationales qui se dotent de structures organisationnelles similaires, semble confirmer cette indication. L'isomorphisme fonctionnel (rôle de l'État, intervention des formes des financements publiques et privées, utilisation de la publicité, organisations de comités éditoriaux sous la forme de direction d'entreprise, *editorship*) qui se traduit souvent dans les phénomènes de concurrence manifeste (les encyclopédies nationales des années trente) voire de coopération concurrentielle (ce fut le cas par exemple du complexe réseau *Britannica-Universalis* dans les années 60) a, en réalité, le double visage d'un Janus, qui cache asymétries et différences. Celles-ci deviennent visibles si on prend en considération le *design* des principales encyclopédies qui structurent de façon radicalement différente non seulement les aspects fonctionnels dont on vient de souligner l'isomorphisme, mais surtout les réfractions dans l'entreprise encyclopédique des changements et des clivages

12. Cf. Gabriele TURI au séminaire *Encyclopédies et encyclopédistes au xx^e siècle*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 25 mars 1995 ; et Id., *Il fascismo e il consenso degli intellettuali*, Bologne, Il Mulino, 1980.

13. Cf. Marc FUMAROLI, *L'État culturel. Essai sur une religion moderne*, Paris, éd. de Fallois, 1991.

14. Anatole DE MONZIE, *Proposition de loi tendant à la réorganisation générale de l'enseignement public*, n. 564, Sénat A. 1926, Annexe au procès-verbal de la deuxième séance du 7 août 1926.

produits par la conjoncture historique. C'est dans les interstices du *design* encyclopédique d'ailleurs qu'apparaissent les images du savoir (qui comprennent les sources du savoir, ses critères de légitimation, ses pratiques sociales, son audience, ses rapports avec la tradition, ses rapports avec les idéologies dominantes bref, selon la conceptualisation de Yahuda Elkana¹⁵, les idées socialement déterminées concernant le savoir). Ces images « travaillent » de l'intérieur le *design* et en représentent pour ainsi dire « l'inconscient », ce que cette *black box* contient de plus secret et d'ir-réductible à une stratégie de la main visible.

La comparaison est une approche indissociable de cette démarche analytique. Les effets d'une conjoncture historique comme celle qui marque le passage des années 20 aux années 30 de notre siècle sont mesurables tantôt à travers la succession des phases d'organisation d'une seule entreprise encyclopédique, comme c'est le cas de l'ESS, si on compare la phase d'élaboration du projet à celle de sa mise en œuvre, tantôt dans l'analyse des bifurcations successives d'un projet originaire comme ce fut le cas de celui élaboré en collaboration par Henri Berr et Lucien Febvre à la moitié des années 20. Il donna lieu, dans les années 30, à deux entreprises encyclopédiques dont la conception avait certainement des racines communes, notamment en ce qui concerne le choix d'une encyclopédie méthodique visant, non pas à ramasser le savoir sous un ordre alphabétique, mais à l'organiser et à « en faire ressortir les résultats généraux ». Et tout de même, ces entreprises furent différentes en ce qui concerne le *design*, le modèle organisationnel et finalement leur impact social et intellectuel. On doit en effet considérer que des deux projets élaborés en coopération par Henri Berr et Lucien Febvre au milieu des années 20, Febvre développa le plus orienté vers le modèle de l'interscience, tandis que Berr, en lançant le journal *Science*, s'appuie plutôt sur la version centrée sur la séparation entre sciences de la nature et sciences humaines. Je reviendrai sur ce point.

En tenant compte du clivage entre la conjoncture intellectuelle des années 20 et celle de la décennie suivante, aussi bien au niveau national que sur le plan international, mon analyse, conçue comme une étude de cas des dynamiques de continuité et de discontinuité du genre encyclopédique, vise donc à montrer l'ambivalence de la position d'Henri Berr et de son projet encyclopédique : position centrale quant aux dynamiques intellectuelles des années 20, mais qui devient de plus en plus « contre-courant » et donc se marginalise durant les années 30 (justement au moment

15. Yahuda ELKANA, « A Programmatic Attempt at an Anthropology of Knowledge », in E. MENDELSON et Y. ELKANA (éd.), *Science and Culture*, Dordrecht, D. Reidel, 1981.

du lancement de *Science*). Et cela non seulement en rapport avec les dynamiques organisationnelles et stratégiques de l'entreprise encyclopédique moderne, associant les institutions et les pouvoirs, mais aussi en rapport avec la volonté, pour certains aspects anachronistiques, de Berr. Dans son effort pour prolonger « l'esprit des années 20 », il affirme en une sorte de manifeste de son journal encyclopédique la séparation nette de la science pure vis-à-vis d'une science appliquée qui, à la fin des années 30, est désormais en pleine et irrésistible expansion et dont les dégénérescences ne peuvent pas être contrôlées par un simple appel aux valeurs morales et à l'internationalisme de la science pure.

LE RÊVE D'HENRI BERR DANS L'ESPRIT DES ANNÉES 20

Le 22 mai 1929, grâce à une dotation gouvernementale, le Centre international de synthèse, qui existait déjà depuis 1925¹⁶, célébrait son installation en ce qui subsistait de l'Hôtel de Nevers. Vers 1710, Madame de Lambert, qui avait reçu cette demeure en donation viagère du duc et de la duchesse de Nevers, fit de son Salon le foyer de l'*Encyclopédie* naissante. Fontenelle, Marivaux et d'Alembert étaient parmi les plus assidus de ce lieu de sociabilité qui mettait en relation la société de Versailles et celle de Paris, la noblesse avec le monde de la pensée.

L'installation dans cette demeure dont la valeur symbolique et le prestige intellectuel n'étaient que renforcés par le fait d'avoir été le siège du cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale, ajoutait à la mission scientifique du CIS les éléments formels nécessaires à la légitimation de son rôle de diffuseur de l'encyclopédisme moderne.

À vrai dire, toutes les œuvres, les initiatives éditoriales d'Henri Berr et la conception même du Centre qui avaient précédé l'installation du CIS à l'Hôtel de Nevers contenaient la forme d'un encyclopédisme idéal, imprégné d'optimisme vitaliste, dont le but principal était justement de fournir au citoyen les moyens de s'approprier l'outillage mental de la civilisation moderne.

C'est à ce niveau qu'on trouve la signification profonde de la création de la collection « L'Évolution de l'humanité », projetée dès 1910, mais qui

16. Pour une histoire institutionnelle du CIS, cf. G. GEMELLI, « Communauté intellectuelle et stratégies institutionnelles : Henri Berr et la fondation du Centre international de synthèse », *Revue de synthèse*, IV^e S., 2, avr.-juin 1987.

prit corps seulement à partir de 1920. Conçue initialement comme une réponse française à la *Weltgeschichte* allemande, elle avait pour objectif « de combiner les avantages d'une encyclopédie historique avec ceux d'une histoire continue de l'évolution humaine¹⁷ ». Vers la moitié des années 20, comme on vient de dire, Henri Berr et Lucien Febvre envisagèrent une encyclopédie hebdomadaire, supplément scientifique aux grands quotidiens de l'époque. Selon le plan originnaire, le projet comprenait la publication de 52 feuillets encyclopédiques pour les sciences historiques et de 52 feuillets pour les sciences de la nature, complétés par une série consacrée à la synthèse générale. Parallèlement à ce projet, Lucien Febvre en avait rédigé un autre qui proposait un modèle d'organisation où il entendait dépasser la séparation entre sciences de la nature et sciences humaines et sociales. C'est ce modèle qui inspira, plus tard, la réalisation de l'*Encyclopédie française*.

Berr concevait le journal encyclopédique comme un développement en termes de diffusion des fruits de l'activité du Centre international de synthèse, visant à réaliser la compénétration entre sciences humaines et sciences de la nature sur cette base, qu'il fallait « lier ensemble non pas les sciences, mais ce qu'elles projettent, ce qu'elles découpent de leur ombre portée dans le vaste domaine mal reconnu de l'histoire ». Febvre partageait totalement l'idée que l'historique devait fonctionner comme élément de conjonction des différentes séries de cette encyclopédie mobile, mais il considérait le projet comme doué d'une autonomie propre et donc susceptible de se donner une cohérence organique indépendante de la philosophie qui orientait « L'Évolution de l'humanité ». Cette philosophie avait ses racines dans un courant de pensée à large diffusion internationale, bien qu'avec beaucoup de variantes dans les différents contextes nationaux. Elle s'inspirait de l'idée de reconstitution de la *polis* grecque, comme principe d'organisation des sociétés modernes à travers le souffle égalitaire de la science, considérée comme le vrai moteur du progrès de l'humanité et de la paix. De cette philosophie s'inspirait notamment le mouvement du *new humanism* qui orientait aux États-Unis la politique scientifique de la revue *Isis*, fondée et dirigée par un intellectuel très proche d'Henri Berr, George Sarton. D'origine belge, Sarton avait émigré aux États-Unis pendant la Première Guerre mondiale et, avec l'appui de la fondation Carnegie, avait créé et développé un important réseau d'études en histoire des sciences dont les revues *Isis* et plus tard *Osiris* étaient les tribunes savantes. Notons au pas-

17. Henri BERR, « Sur l'opportunité d'une Histoire universelle », *Revue de synthèse*, n° spécial consacré au cinquantenaire de la revue, t. LXVII, 26, jan.-juin 1950, p. 23.

sage que parmi les collaborateurs de ces revues figurent beaucoup de futurs habitués du CIS. Comme Berr, Sarton soutenait l'idée qu'il fallait développer « *a true internationalism [...] essentially different from that futile and sterile cosmopolitanism, which would ignore national characteristics* ». C'est notamment ce qu'affirma Sarton au cours d'une conférence prononcée à Harvard en 1923. Sarton y établissait une relation étroite entre unité de la connaissance, encyclopédisme et histoire des sciences selon une ligne qui a beaucoup de points de contact avec l'orientation intellectuelle qui sera, quelques années plus tard, celle du CIS : « *The very fact that the vast majority of scientists are excessively specialized, causes encyclopedic knowledge to become more and more needed*¹⁸. » Tout en s'appuyant sur l'image de l'*arbor scientiarum*, il soulignait que ses articulations n'étaient pas seulement le produit d'une classification des disciplines mais de l'agrégation des disciplines autour des concepts. Ce modèle d'agrégation à partir de l'analyse de concepts (hasard, matière, invention, loi, sensibilité, civilisation), à travers les disciplines, fut en effet le principe d'organisation des Semaines de synthèse qui caractérisèrent l'activité du CIS. Dès sa naissance, affirmait Sarton, « *each new concept introduce new branch of science [...]. New fundamental concepts, such as life and mind are needed to introduce the new department of knowledge which we call biology, psychology, sociology*¹⁹. » Sarton introduisait ainsi, sans tout de même en élaborer les conséquences théoriques, la pratique de l'interscience. Cela impliquait le problème de la traduction dans différents contextes disciplinaires de formes conceptuelles qui en constituaient un champ de référence partagée. Cela impliquait également un renversement de la logique propre à l'interdisciplinarité, centrée sur les mécanismes de transfert de méthodologies et de techniques d'analyse d'une discipline à l'autre.

La pratique de l'interscience, comme on vient de le souligner, fut plutôt développée par Lucien Febvre dans le plan de l'*Encyclopédie française* qui dépassait intentionnellement la ligne de séparation entre sciences de la nature et sciences humaines, en les rapportant à une architecture méthodique commune²⁰.

On l'a vu, Sarton, tout comme Berr, resta, au contraire, dans le cadre de la séparation entre les « deux cultures » et finalement dans le socle du positivisme, bien que tempéré par l'humanisme et l'idéalisme. « *The atti-*

18. George SARTON, « The New Humanism », *Isis*, 1924, p. 17. Sur Sarton, voir Eugene GARFIELD, « The Life and Career of George Sarton : the Father of the History of Science », *Journal of the History of the Behavioural Sciences*, V, 21, avr. 1985, p. 107-117.

19. *Ibid.*, p. 19.

20. Voir surtout le plan encyclopédique de 1932, Archives de l'*Encyclopédie française*, Bibliothèque nationale, Dép. des Manuscrits, don n. 22777, carton n. 179, plan commenté.

*tude of the philosophical scientist of today is thus materially different from that of the positivist of a century ago : it is still a positivism [...] but it is a positivism tempered by greater humility and charity*²¹. » Cela renvoie à la philosophie de la philanthropie américaine qui justement, pendant les années 20, était en train de se transformer en *social policy*.

Le *new humanism* était, en effet, un des moteurs de la *policy for the welfare of mankind* soutenue par les grandes fondations américaines, notamment Carnegie et Rockefeller. À partir de la moitié des années 20, Raymond B. Fosdick, à l'époque président de la fondation Rockefeller, commençait à lancer des appels visant à la recherche d'un nouveau Aristote, capable de cumuler la connaissance des acquisitions et des applications de la technique et celle des êtres et des sociétés humaines.

Dans la deuxième moitié des années 20, les contacts du CIS avec ces réseaux d'intellectuels et organisateurs américains furent particulièrement intenses²². The American Committee on International Intellectual Cooperation, dont Fosdick était membre, adressa au CIS une demande d'échange d'informations et de collaboration ; la revue *The Modern World* publia une notice sur l'activité du centre en soulignant l'affinité de ses réseaux intellectuels avec la *policy* de leurs confrères d'outre-Atlantique. De façon significative dans le commentaire qui suivait la présentation de l'activité du Centre au public américain, l'éditeur de *The Modern World*, tout en mettant en relief l'impact intellectuel du Centre, en révélait aussi les limites potentielles : « *The efforts of the CIS can have far-reaching consequences only if they are understood, appreciated and assisted by scientists, educational institutions, civic bodies, journalists*²³. » L'éditeur américain insistait donc sur l'aspect organisationnel des stratégies intellectuelles du CIS comme élément propulseur de la philosophie du nouvel humanisme. Ce qui justement manqua dans l'évolution de l'activité du Centre qui s'est transformé en « collègue invisible » plutôt qu'en animateur d'une stratégie culturelle de plus large portée.

Aux États-Unis, le mouvement du *new humanism* trouva un champ d'application et de dissémination grâce aux effets du renforcement de l'inter-section de plusieurs réseaux intellectuels et institutionnels : universités,

21. G. SARTON, *art. cit. supra* n. 18, p. 21.

22. Lettre de J. David THOMPSON, Executive Secretary de l'American Committee on International Intellectual Cooperation 12 janvier 1927, fonds Henri Berr, IMEC. Je remercie Mme Jacqueline Pluet-Despatin, responsable du fonds pour sa gentillesse et sa disponibilité et pour m'avoir permis la consultation d'une documentation aussi riche et importante.

23. « The Centre international de synthèse », *The Modern World*, avr. 1927. Le contact de Berr avec les réseaux intellectuels américains se développera au début des années 30 avec sa collaboration à l'*Encyclopaedia of the Social Sciences*, entrée « History ».

associations professionnelles, fondations, organismes de financement pour la recherche scientifique, comme le Social Science Research Council créé en 1923. Ce renforcement fut un élément moteur de la réalisation de l'*Encyclopaedia of the Social Sciences*.

En France, ces réseaux d'intersection existaient de manière plus limitée et plus faiblement organisée. Ils étaient principalement liés à quelques figures d'intellectuels et d'hommes d'action, comme Julien Luchaire et Albert Thomas. Le premier était directeur de l'Institut international de coopération intellectuelle qui avait accueilli le Centre international de synthèse avant son installation à l'Hôtel de Nevers. Au milieu des années 20, Luchaire se fit le promoteur d'un « Annuaire du progrès de la Connaissance », sous la forme d'une encyclopédie mobile dont le modèle était le Bureau d'information scientifique de Washington. L'Annuaire, qui ne fut pourtant jamais réalisé, avait pour finalité le développement d'un modèle de diffusion scientifique nettement différencié de la vulgarisation et strictement associé aux sources mêmes de l'invention et de la production de la science dans son devenir historique. L'affinité avec le projet du *Journal encyclopédique*, visant justement à la diffusion de la science réalisée par les créateurs eux-mêmes, est évident.

Le deuxième propagateur de cette idée fut Albert Thomas qui envisageait la création, dans le cadre de la SDN, d'un office pour la diffusion de la science. Cet office aurait dû prendre la dénomination de Bureau permanent de recherches et de diffusion pour le perfectionnement de la science²⁴. Tous ces projets, y compris celui d'Henri Berr, restèrent, du moins pendant les années 20, largement sur le papier, même s'ils contribuèrent à diffuser parmi une élite intellectuelle restreinte l'idée que seul l'avancement d'une science dont les acquisitions étaient le patrimoine du plus grand nombre pouvait contribuer au développement d'une démocratie réflexive et, de ce fait, réellement participative.

Deux facteurs structurels limitaient les potentialités de développement de ces projets. Le premier d'entre eux était la faible structuration du niveau de la politique scientifique, à cause de la persistance d'une activité académique exclusivement limitée aux institutions universitaires où l'enseignement dominait sur la recherche, tout particulièrement dans le domaine des sciences sociales et humaines. Le second facteur étant l'absence presque totale de réseaux d'associations professionnelles regroupant les savants par disciplines ou secteurs de recherche. Ces conditions ont induit le manque de formes et de lieux d'accumulation susceptibles de transformer le « nou-

24. G. GEMELLI, *art. cit. supra* n. 11, p. 86-87.

vel humanisme » en instrument d'orientation dans la création d'institutions culturelles visant à s'affirmer comme lieux de construction sociale. Le cas contraire s'observe à propos de l'*Encyclopaedia of the Social Sciences* aux États-Unis qui traduit dans un système de relations socio-institutionnelles l'idée d'une démocratie expérimentale inspirée par la philosophie du nouvel humanisme.

La professionnalisation des sciences sociales et humaines et leur transformation en sciences « appliquées » fut, en effet, en France un processus assez lent. Il a commencé à trouver une configuration précise pendant les années 30 seulement quand, justement, l'organisation de la culture ne fut plus une question de sociabilité intellectuelle plus ou moins formalisée, mais une stratégie qui se concrétisait dans différents *designs* socio-institutionnels prenant vraiment la forme de l'entreprise culturelle. L'une de ces entreprises fut précisément l'*Encyclopédie française* de Lucien Febvre soutenue par Anatole de Monzie.

L'*Encyclopédie française* s'est affirmée comme laboratoire de construction de l'image intellectuelle de la civilisation et de l'État moderne : elle a fonctionné aussi comme une usine où une recherche d'amateurs se transformait en recherche professionnelle. Cela fut notamment le cas des études concernant le folklore et l'alimentation qui, dans les années d'après-guerre, donnèrent lieu aux fructueux développements de l'histoire de la civilisation matérielle.

Il importe d'observer que les réseaux intellectuels du CIS, à partir de 1932, commencèrent à s'organiser autour du Comité de l'*Encyclopédie française* : l'historien des sciences Abel Rey, le folkloriste André Varnagac, le scientifique Henri Laugier, l'administrateur de la Bibliothèque nationale Julien Cain, le conseiller d'État Léon Noël, qui introduisit Berr auprès de Paul Doumer. Cette proximité de réseaux eut sans doute un rôle dans l'essor d'un conflit manifeste à en juger par la correspondance entre Lucien Febvre et Berr lui-même. Pourtant on observera que la logique de fonctionnement du même groupe intellectuel dans les deux réseaux était différente²⁵. Au CIS prévalait le débat d'idées et leur dissémination à travers les frontières sociales et celles des disciplines. Au comité de l'*Encyclopédie française* dominaient l'esprit de professionnalisation de la recherche et le renforcement des stratégies institutionnelles et sociales visant à sanctionner et à structurer cette transformation. Le rôle des intellectuels

25. Febvre participa en effet aux publications de *Science*. Il faut signaler notamment son article paru dans le supplément encyclopédique du journal, n. 23, mai 1938, « L'Histoire en France dans les dix dernières années », une des rares contributions à l'histoire de l'historiographie contemporaine.

qui participaient à l'activité des deux institutions était également différent. Au comité de l'*Encyclopédie française* présidé, d'ailleurs, par une éminente personnalité de la vie politique des années 30, Marcel Abraham, le rôle de Julien Cain, d'Abel Rey, d'Henri Laugier et particulièrement de Paul Langevin (qui fut un des grands animateurs des Semaines de synthèse au CIS) n'était pas seulement celui d'acteurs intellectuels mais aussi d'hommes d'action, engagés notamment dans le grand débat sur la réforme de l'enseignement secondaire et supérieur dont l'*Encyclopédie française* peut, à juste titre, être considérée comme un des laboratoires. Langevin et Perrin — créateur du palais de la Découverte et « inspirateur de l'action du sous-secrétariat d'État dès 1936 » — représentaient en particulier les prophètes d'une nouvelle rencontre entre science et politique dont l'enjeu stratégique était l'organisation de la culture²⁶. Cela ne pouvait manquer de produire des querelles ; ce fut le cas dans les phases de gestation du projet de l'*Encyclopédie française*.

Les accusations de Georges Valois contre Anatole de Monzie à propos de sa prétendue usurpation d'un projet encyclopédique, élaboré auparavant par Valois lui-même, témoignent d'un climat où l'encyclopédisme devenait un véritable enjeu politique dans lequel la définition même de l'identité culturelle, sociale et institutionnelle de ce qui devait être l'« État moderne » était impliquée. À cela s'ajoute, en termes de stratégie de modernisation des institutions scientifiques, le fait qu'en 1932 — l'année du lancement du projet encyclopédique — Anatole de Monzie, en donnant suite à une indication de Jean Perrin, créa le Conseil supérieur de la recherche scientifique qui, à juste titre, peut être considéré comme l'ancêtre du CNRS moderne.

ITINÉRAIRE D'UN ENCYCLOPÉDISTE, DE L'EXPOSITION
À LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE AU JOURNAL *SCIENCE*

La même année, Henri Berr s'engageait dans une nouvelle entreprise qui devait sanctionner ses ambitions d'encyclopédiste de la nouvelle ère : l'exposition *L'Encyclopédie et les encyclopédistes* à la Bibliothèque nationale²⁷.

26. Cf. Pascal ORY, *La Belle Illusion. Culture et politique sous le signe du Front populaire. 1935-1938*, Paris, Plon, 1994, en particulier p. 151-157, 184-190 et 471-509.

27. L'exposition fut réalisée en 1932 avec la collaboration de Léon Cahen, Julien Cain, Maxime Leroy, Aldo Mieli.

La préparation de l'exposition fut précédée par un long travail de réflexion sur l'évolution de l'encyclopédisme dont l'interprétation est généalogiquement fondatrice par rapport au modèle intellectuel et à la figure sociale d'encyclopédiste incarnée par Henri Berr²⁸. Dans une note dactylographiée déjà citée qui fait partie des documents préparatoires à l'exposition de 1932, Berr soutient l'idée de la continuité de la pensée encyclopédique à partir de Descartes et surtout de Gassendi (le vrai inspirateur de la pensée de Berr) à Comte. En particulier, il met en valeur le « spiritualisme » et le sentimentalisme de ce dernier. En analysant les racines intellectuelles de l'encyclopédisme au XVIII^e siècle, Berr insiste également sur la compénétration entre rationalisme et empirisme.

Paradoxalement cette lecture continuiste se manifeste dans les années où une rupture des formes intellectuelles et organisationnelles de l'encyclopédisme est en acte, notamment avec la prolifération des encyclopédies nationales. Cette transformation met en cause l'esprit de coopération internationale qui est à la base de l'orientation de Berr et qui est le fondement de l'interprétation continuiste qu'on vient d'évoquer. Il faut noter à ce propos que le modèle social de coopération intellectuelle proposé par Henri Berr était différent de celui qui avait été incorporé par les grandes institutions de la recherche scientifique, notamment celles qui agissaient sur le plan international. À ce niveau, le principe de la coopération était en effet un enjeu stratégique inséparable des dynamiques de concurrence scientifique et institutionnelle. Ce processus est évident si on analyse les dynamiques de la coopération intellectuelle à large échelle²⁹, mais il est également évident si on développe une micro-analyse des réseaux intellectuels à l'échelle des institutions nationales.

L'évolution des programmes du Centre international de synthèse est de ce point de vue un exemple révélateur. Il faut d'abord noter que la coopération entre sciences de l'homme et sciences de la nature, celle que les Semaines de synthèse visaient à susciter, se fondait sur une asymétrie

28. H. BERR, *De l'Encyclopédie à Comte : vers la positivité*, note dactylographiée fonds Henri Berr, IMEC. Dans ce texte, Berr établit une continuité entre le positivisme comtien et l'esprit de synthèse. Voir notamment p. 9 : « Le génie de Comte fut de poursuivre l'encyclopédie mais en comprenant le sens historique de son effort. Fidèle à la séparation abstraite de la théorie et de la pratique, instituée par d'Alembert, Comte sait y discerner l'aurore d'une synthèse entre l'intelligence et le sentiment [...]. Cet équilibre nouveau définit l'esprit positif. Ce qui distingue le *Cours de philosophie positive* d'une encyclopédie scientifique, ce n'est pas seulement l'ordre méthodique, la pureté de dessein, c'est la vue lointaine de l'équilibre qu'elle sert. »

29. G. GEMELLI, « Préface » in G. GEMELLI (éd.), *Big Culture. Intellectual Cooperation in Large Scale Cultural and Technical Systems. An Historical Approach*, Bologne, CLUEB, 1994, p. 3-15.

évidente. La philosophie de la synthèse, comme le souligne Bernadette Bensaude-Vincent, était sous la présidence de la physique³⁰. De même, à quelque exception près, l'animation des politiques d'organisation de la culture était aussi dans les mains des scientifiques. Il faut d'ailleurs observer que cette asymétrie était également à la base du projet encyclopédique de George Sarton et que son dépassement au niveau épistémologique doit plutôt être considéré comme une acquisition de notre époque, marquée par le développement de la réflexion sur la « nouvelle alliance », à partir de l'œuvre de pionnier d'Ilya Prigogine en matière d'historisation de la nature et de dépassement de la ligne de démarcation entre les deux cultures.

Pour la question qui nous intéresse, il importe de préciser la position d'Henri Berr dans le domaine intellectuel et social de l'époque. La sociabilité intellectuelle du Centre avait animé l'essor de deux grands projets : le renouvellement de l'encyclopédisme d'un côté, et le développement de l'histoire des sciences de l'autre. Mais ces projets ne se transformèrent en enjeux stratégiques, à l'intersection du champ intellectuel et du champ politique, que grâce à l'action de deux organisateurs, Lucien Febvre et Abel Rey, qui étaient — à la différence de Berr — des universitaires. Le dernier fut le fondateur et le premier directeur de l'Institut d'histoire des sciences.

Dans ces réseaux à complexité croissante créés par l'intersection des stratégies culturelles et des dynamiques d'organisation, l'idéalisme et l'élan vitaliste qui animaient le modèle de coopération intellectuelle suscitée par l'activité du Centre se transformèrent en enjeu politique. Une élite restreinte de réformateurs et d'hommes d'action s'approprièrent en effet le capital social dont la sociabilité du Centre avait permis l'accumulation et l'expérimentation *in vitro* et l'appliqua à une trajectoire visant à transformer l'organisation de la culture en sous-système doué d'une double entrée, dans le domaine intellectuel et dans celui de la politique : « Ce ne sont pas les diplomates, ni les hommes politiques qui peuvent sauver un pays, affirmait un des illustres habitués du CIS, l'archiviste paléographe Georges Huisman, futur ministre du Front populaire, mais les techniciens de l'esprit étroitement alliés avec les techniciens de la matière pour gouverner ensemble³¹. »

Cette conversion de la coopération intellectuelle dans le terrain de stratégies politiques fut un des effets non intentionnels du rôle social exercé

30. Cf. l'article de Bernadette Bensaude-Vincent, *Présences scientifiques aux Semaines de synthèse (1929-1939)*.

31. Georges Huisman, *Les Livres d'histoire. Synthèses et généralités*, Paris, PUF, 1929, p. 258.

par Henri Berr. Il était placé dans une position intersticielle entre le milieu des intellectuels amateurs, celui des universitaires et celui des hommes d'action. Ami personnel de Paul Doumer, ce fut en effet Henri Berr qui lui recommanda, en 1930, Georges Huisman. Doumer, à l'époque président du Sénat, souhaitait recruter un directeur de cabinet d'origine universitaire. « L'élection présidentielle de 1931 en fit, *ipso facto*, le secrétaire général de la présidence de la République. L'attentat de Gorguloff ramena un an plus tard Huisman à sa fonction antérieure auprès de Jules Jeanneney. Ses amitiés politiques et sa réputation littéraire et artistique conduisirent, le 4 février 1934, l'éphémère gouvernement Daladier à le choisir pour succéder à la Direction générale des Beaux-Arts. À partir de ce moment, Huisman s'est affirmé comme une figure centrale dans l'établissement de l'État culturel »³², à côté de De Monzie lui-même, de Jean Zay et bien plus tard d'André Malraux. Le CIS fut aussi un milieu intersticiel entre les intellectuels, les techniciens de la culture et les ingénieurs sociaux. Grâce à un des habitués les plus assidus du Centre, le polytechnicien Jean Uilmo, la problématique de la synthèse eut un écho dans le milieu des ingénieurs économistes qui animaient le groupe d'« X-Crise », dont la figure charismatique fut Jean Coutrot. Et pourtant le développement d'une problématique qui semblait manifester plus d'un point de contact avec l'orientation d'Henri Berr, eut pour le mouvement d'« X-Crise » des effets radicalement différents qui vidaient la synthèse de son contenu idéal en la transformant en un projet d'ingénierie sociale. Les effets pervers de cette utopie se révélèrent plus tard et notamment sous le gouvernement de Vichy. Un petit nombre de participants au mouvement d'« X-Crise », dont Coutrot et Bichelonne, en appliquant la fameuse assimilation saint-simonienne de l'administration des hommes à l'administration des choses, essayèrent de transformer l'idée d'une technocratie de la science, séparée du politique et même vidée des apports de la réflexion politique, en instrument de gouvernement, avec les conséquences qu'on connaît.

En considérant ce détournement du point de vue politique dans les stratégies de techniciens de la culture et de la science dans les années 30 qu'on vient d'évoquer, il est important de souligner que, à partir de l'époque de ses premières discussions avec Febvre dans le cadre de l'élaboration des plans pour le journal encyclopédique, Berr n'avait jamais renoncé à mani-

32. P. ORY, *op. cit. supra* n. 26, p. 155. Cf. aussi G. GEMELLI, *Gli Argonauti. Le élites della competenza in Francia tra Otto e Novecento*, à paraître, Bologne, Il Mulino. Les contacts de Jean Coutrot avec le CIS sont documentés par une correspondance qui contient surtout des renseignements sur les multiples activités concernant les Centres de recherche et documentation dont Coutrot fut l'animateur : le BICRA (Bureau d'ingénieurs conseils en rationalisation), le Centre d'étude des problèmes humains et naturellement « X-Crise ».

fester son intérêt pour les questions politiques contemporaines. Dans une perspective plus générale, il est bien évident que l'évolution de sa problématique de la synthèse et de son rêve encyclopédique s'arrêtait bien au-delà de l'utopie technicienne et gestionnaire des experts de Vichy et même des bâtisseurs de l'« État culturel » à l'époque du Front populaire.

Il faut d'ailleurs souligner qu'à la veille de la guerre ce rêve était déjà achevé, justement avec la fin de l'expérience du journal *Science* que Berr avait commencé à publier en 1936. À de nombreux égards, il est l'expression la plus intense et même émouvante de son idéalisme dont l'encyclopédisme était la conséquence plus directe et visible. Berr ne croyait pas que l'unité de la science puisse devenir un instrument de gestion des sociétés humaines. Il la considérait, dans la ligne du néokantisme, comme un principe régulateur de leur devenir, comme un idéal à atteindre dans un futur qui se déplaçait continuellement ; et cela grâce à la mise en place de chantiers de travail capables d'assurer une diffusion immédiate de leurs acquisitions à un nombre de plus en plus large d'individus. Il ne faut pas oublier non plus que pour Berr, le principe nécessaire à la synthèse est l'ouverture de la philosophie grâce à l'apport de l'histoire et de la science³³. Dans les intentions de Berr, *Science* aurait dû être l'exposition permanente et cumulative des chantiers de la science et de ses problématiques articulées sur la base de l'idée qu'il fallait stimuler une « politique spirituelle », en donnant au mot politique sa valeur initiale d'organisation de la *polis*, « orientation des sociétés humaines ». Le premier numéro du journal a été publié en octobre 1936. Il est structuré en neuf rubriques. La tribune des savants, qui doit montrer la science en action ; les grandes institutions qui la font pénétrer à l'intérieur de ces organismes où s'élabore et se communique la science ; la vie scientifique qui recueille les lettres sur la science adressées au journal, en provenance de tous les pays³⁴ ; la rubrique des livres et des revues qui doit servir de tribunal du public, une sorte de prétoire des idées ; la rubrique savants d'hier et d'aujourd'hui centrée sur l'histoire « de cette science, de ses étapes, de ses tâtonnements et de ses progrès » ; les pages oubliées « permettant de mettre en lumière de généreuses pensées ou des réflexions utiles à méditer » ; le calendrier historique, qui doit marquer au passage les grandes dates de la science ; les enquêtes et enfin la rubrique

33. H. BERR, « Nos enquêtes. Comment faut-il concevoir la philosophie ? », *Revue de synthèse*, vol. de liaison (1940-1945).

34. La correspondance des lecteurs de *Science* est quantitativement et qualitativement riche ; en témoignent les Archives constituées à l'IMEC. Ce qui prouve que le but principal de l'entreprise de Berr, la diffusion de la science par les créateurs de science, avait son public. Il faut noter que Berr envisagea un recueil de ses articles parus dans le journal avec un titre assez significatif qui aurait renvoyé à celui d'un de ses ouvrages de jeunesse, *Science et vie*.

science et radio à laquelle Berr attribuait une grande importance et qui fut à l'origine d'une intéressante série d'émissions radiophoniques, articulées en trois sections (les grandes étapes, la science moderne et l'avenir de la science). Ces émissions furent introduites par Berr lui-même avec un thème qui lui était familier : « Le génie scientifique et l'évolution de l'humanité » ; y participèrent, entre autres, Lucien Febvre (la Renaissance), Abel Rey (Descartes), Paul Langevin (l'infiniment petit), Georges Dumas (le monde de la conscience), Jean Perrin (l'homme et la nature).

Ce qui caractérise les rubriques de *Science* est l'hétérogénéité sociale de ses collaborateurs. À côté des noms illustres que nous venons d'évoquer il faut noter la présence de scientifiques amateurs appartenant à la noblesse, celle de jeunes chercheurs. Une attention spéciale est attribuée à la correspondance avec les lecteurs qui appartiennent à diverses couches sociales et professionnelles. Ce qui est évident du point de vue de la philosophie du journal est l'affirmation du continuisme du développement de la science et l'optimisme de la raison qui l'oriente, au point que Berr parle clairement de science au singulier. Il faut aussi noter l'ouverture du journal aux courants nouveaux de la pensée scientifique et de ses formes d'organisation. Par exemple, en janvier 1937, Berr publie un article de Valentin Feldman à propos de « Sigmund Freud et la psychanalyse » ; dans les mois qui suivent il publie deux articles de Michel Hubert sur la statistique ; en avril de la même année Jean Ullmo publie une interview de Jean Perrin à propos du palais de la Découverte et une année plus tard, en novembre 1938, Jacques Soustelle intervient à propos du musée de l'Homme. Le journal est une véritable tribune de la science en action et son supplément encyclopédique une mise au point historique et problématique des thèmes qui la concernent. C'est dans la rubrique encyclopédique qu'on trouve par exemple une mise au point problématique de l'historiographie contemporaine rédigée par Lucien Febvre et encore une étude de Varagnac sur les nouvelles institutions folkloriques. La crise de la « belle illusion » d'une science capable de devenir le laboratoire de la société qui commence à se préparer avec le gouvernement Daladier semble entraîner l'intense vie intellectuelle et sociale dont le journal fut le catalyseur et le révélateur. Dès le début de l'année 1938, *Science*, qui initialement était un hebdomadaire, passe d'une cadence mensuelle à une cadence bimestrielle à cause de difficultés financières. L'optimisme de son éditeur ne diminue pas, tout de même, et il faut dire que cet enthousiasme Berr le garda jusqu'à la fin. Dans le dernier numéro de *Science* publié en mai 1939, un éditorial d'Henri Berr fait appel aux hommes de bonne volonté pour affirmer la puissance de la science contre ses détracteurs : « C'est dans le laboratoire que se préparent les miracles, ce sont les temples de l'avenir, de la richesse et du

bien-être. » Les événements qui suivirent la guerre d'abord et le cloisonnement scientifique des disciplines dominant pendant la période de la guerre froide démontrèrent le contraire. Mais les chemins de l'interscience avec tous ses tâtonnements et ses ambivalences avaient été tracés et offerts à l'« éveil » des nouvelles générations³⁵.

Tel apparaît finalement l'itinéraire d'Henri Berr, animateur infatigable, membre actif de l'intelligentsia parisienne, il a encouragé et accompagné plusieurs manifestations de l'encyclopédisme propre au xx^e siècle. L'époque était toutefois au professionnalisme et à l'organisation de la science, et le professeur de rhétorique du lycée Henri-IV n'y pouvait rien. Sa figure et son rôle rappellent, avec toutes les nuances possibles, celle d'un encyclopédiste du xvi^e siècle, Juan Luis Vincens Vives, comme Berr inspiré par la rhétorique, l'œcuménisme, la tolérance mais incapable de transformer ses itinéraires à travers les sciences en un système de pensée organisé et structuré sur des bases sociales et institutionnelles³⁶.

35. Il est important de rappeler que, en 1946, le mathématicien Le Lionnais reprendra le projet de création d'un *Journal scientifique* en suivant le chemin tracé par Berr, notamment en ce qui concerne la mise en valeur de « la vie propre de la Science pure ».

36. Voir à ce propos la communication d'Andrea BATTISTINI au Colloque *Les Architectures du savoir*, Université de Bologne, novembre 1994. Le modèle d'intellectuel auquel Berr se référa pendant toute sa vie fut surtout Gassendi. Cf. G. GEMELLI, « Communauté intellectuelle », *op. cit.*